

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

La mare ensoleillée

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 57-61

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

La Mare ensoleillée

« Quoi ! à l'âge d'une minute, ils sont libres !.. »

Frédéric Amouretti.

Lorsque nous arrivâmes à Pékin, toute la Chine était en feu. A la Porte Triomphale, se balançait tristement, au bout de sa queue, la tête desséchée de l'Empereur Ha-Tchou et les mandarins qui n'avaient pu fuir moisissaient dans les cachots de la République, car l'établissement de la liberté nécessite toujours ces passagères violences.

Le peuple étourdi par l'importante mission qu'on lui confiait, — n'ayant changé que ses maîtres, — dansait autour d'un sapin flanqué d'un bouquet, assiégeait les auberges, et je crois bien, que se préparant ainsi à son rôle de souverain, la tête lui tournait un peu. On s'embrassait, on pleurait de joie, une aube héroïque se levait sur le monde.

Des émissaires parcouraient le pays, porteurs d'affiches et de journaux. Le bon peuple ne comprenait pas toujours ce que l'on voulait de lui, mais le vin et l'argent qu'on prodiguait lui débouchaient l'esprit, rendaient nets et clairs les plus obscurs projets.

Chaque citoyen savait que, tenant la place de l'Empereur, pieusement décédé, il obéissait à « sa » loi, à sa propre conscience. On s'imaginait autrefois qu'une longue pratique des affaires, l'intelligence, la force, étaient les qualités essentielles d'un politique. Des hommes prudents pensaient qu'on ne s'improvise pas ministre, pas plus qu'on ne s'établit peintre, sans apprentissage, que mille crétins réunis ne vaudront jamais un homme cultivé. Or, en un clin d'oeil, tout fut changé. Le peuple, avec son merveilleux instinct, possédait des ressources incroyables, disait-on. Le dernier marchand de saucisses, parce que discerné, choisi, élu par la multitude, reçut le don des langues et le don de sagesse. Son génie dilaté s'adapta à toutes les situations, embrassa toutes les sciences, résolut tous les problèmes. Le même orateur put ainsi discourir

en son patois campagnard, sans hésitation et sans crainte d'erreur, sur la maladie du ver à soie, la réforme de l'enseignement supérieur, les engrais chimiques, les traités internationaux, etc.

Nous eûmes le bonheur d'entendre un de ces chefs populaires, M. Ta-Bou, lorsque les « Amis de la Nature » découvrirent, comme source de revenus, l'inventaire obligatoire au décès. Sa fortune tenait du prodige. Ayant épiluché des carottes dans la cuisine du Bristol-Palace, jusqu'à l'âge de quarante ans, la Révolution le trouva à son baquet de légumes. Tour à tour scribe, sicaire, agent diplomatique, il présidait alors la société des « Amis de la Liberté ». Vêtu à l'euro péenne, le regard inspiré, il s'écria devant la foule haletante :

Citoyens !

« Vous êtes tous libres ! Depuis que les immortels Principes régissent l'Humanité, il n'y a plus de riches ni de pauvres, **(il avait deux millions en caisse)** plus d'aristocrates, plus de manants. Vous êtes tous frères, tous égaux en droits devant la Loi. Les privilèges favorisent l'esclavage. **(Il voyageait gratis dans les trains de l'Etat)**. Oh ! Liberté, Egalité, Fraternité !

Mirabeau nous revient en mémoire ! N'oublions pas que nous sommes en démocratie et que rien de durable ne peut être édifié sans réciproques concessions. Le peuple est maître, il jouit de la plus entière liberté, sans arrêt et sans appel ! La Loi étant le résultat d'un compromis entre les diverses tendances et les divers partis, les bons citoyens doivent faire taire leurs idées personnelles. (Approbation). Sacrifions sur l'autel de la Patrie, nos idées les plus chères. **(Oui, oui, très bien !)** La Loi, Messieurs, la Loi, quelle conception plus respectueuse de la Liberté individuelle !

Il est, en tout cas, bien évident que la refonte totale de notre système d'impôts tel que le réédifie la loi nouvelle ne sera efficace que si l'équilibre budgétaire est résolument poursuivi, non seulement de par l'augmentation très sensibles des recettes, mais encore grâce à une volonté ménagère inflexible d'économies que nous ne voulons pas, répétons-le, sordides, mais qui soient conciliables avec la satisfaction des seules nécessités raisonnablement reconnues comme telles. Le problème essentiel est celui de la reprise des affaires ; or, la reprise des affaires, Messieurs,

suppose, entre beaucoup de facteurs qui, en les présentes occurrences, sont exceptionnels, celui-ci qui est permanent et universel : la confiance de l'argent ; et cette confiance enfin, Messieurs, est liée au plus ou moins d'acquiescement spontané de la matière imposable aux exigences fiscales. Voilà bien le programme qui, consciencieusement appliqué, sauvera le pays de la faillite. (**Très beau ! Applaudissements prolongés.**)

Tout citoyen honnête, intelligent et patriote doit se former une conviction éclairée et prendre sa responsabilité. Le Peuple est appelé à se prononcer en suprême instance. A lui de dire si le compromis est de son goût et si le breuvage que lui ont confectionné tant de compétences convient à son palais et à son tempérament. Aujourd'hui plus que jamais, il a l'embarras du choix. Le peuple de Pékin a une haute et juste conception du Devoir et de l'Honneur. Cependant, quelques esprits s'entêtent. Ne pourrait-on pas répandre à côté de la Science, un peu de bon sens et de jugement ? En développant unilatéralement les qualités d'intelligence et de mémoire, quel service ne lui eut-on pas rendu, à ce Peuple, en lui apprenant par surcroît, à réfléchir, à peser, à juger, à se prononcer ! Le verdict populaire nous fournira l'occasion d'ausculter l'étendue du mal. (**A mort les aristocrates !**)

Le Peuple....

Il est le maître, après tout, et il est majeur. Il n'a pas besoin qu'on lui dicte sa conduite. Et virilement, courageusement, loyalement, il immole des libertés très chères...

La Patrie chinoise lève vers toi des bras désolés : ta mère t'appelle au secours ; elle se noie : auras-tu le courage de rester sourd à ses cris ! (On sanglote). Les partis s'injurient, jolie manière d'entendre la démocratie et de faire l'éducation du Peuple ! Le Peuple a un certain bon sens et une honnêteté naturelle.

Ah ! la République athénienne !

Citoyens, c'est un moment bien solennel ! Tous aux urnes ! Vivent la Chine et les Chinois ! »

Je pus suivre sur les physionomies, le travail intérieur des âmes. Ces paroles enflammées transformaient cette foule étonnée, comme un levain fait lever la pâte. Un tonnerre d'applaudissements salua cette sublime péroraison.

Tandis qu'on entourait Ta-Bou qui s'épongeait et donnait ses mains à baiser, je m'approchai d'un groupe de paysans :

— Mes bons amis, permettez, je n'ai pas très bien compris. Que se passe-t-il ?

— On voit bien que vous êtes étranger au pays, Monsieur, on a rétabli la Liberté.

— Mais cette loi qu'on vous propose ?

— Oh ! la chose est claire, les riches paieront et nous serons à l'aise.

Manifestement, ces pauvres gens ne voyaient pas qu'on en voulait à leurs économies et à leurs terres. Ils sentaient le vin. L'animation grandissait dans les rues, des cortèges suivaient des pancartes « Tous libres ! », « Tous égaux ! », « Tout au peuple ! ». A chaque détour, on s'arrêtait ; d'immenses tonneaux sur la panse desquels on lisait « Vive le suffrage universel ! » ou encore « Tous aux Urnes ! » livraient leurs trésors d'éloquence. D'habiles courriers distribuaient les bulletins de vote préparés d'avance. J'avais l'impression de me promener dans une ville hallucinée. L'enthousiasme gagnait toutes les classes de la société. Il venait à tous la joie féroce de se diminuer, de se détruire, et les patriciens crachaient sur leurs armoiries. On vida les prisons, car les détenus aussi sont égaux en droits. Ils profitèrent de cette sortie pour soustraire quelques porte-monnaie et cambrioler les magasins déserts. Je vis arriver les pensionnaires des asiles d'aliénés, les vieillards impotents ; ils montraient, avec un sourire stupide, leur bulletin de vote. Comme ces Chinois étaient logiques ! Heureuse nation ! Les professeurs de l'Université, les savants Brahmanes, les membres des Académies littéraires et scientifiques côtoyaient les scieurs de bois, les marchands de mégots, les lavandières en cheveux. La même foi leur donnait les mêmes lumières, les mêmes compétences en matière politique. Le sort du pays se jouait dans une caisse passée au rouge où s'entassaient les « Oui » et les « Non ».

Comme cette égalité absolue choquait mon bon sens, j'eus la naïveté d'interroger un député qui me paraissait influent :

— Croyez-vous qu'un homme du peuple puisse comprendre toutes les lois qu'on soumet à son suffrage ?

— Oh ! esprit confus, me dit-il en haussant les épaules, ce n'est pas la culture qui rend apte aux affaires, mais un instinct secret. Dès lors, le savant et l'ignorant sont sur le même pied, je dirai que l'ignorant est plus proche de la vérité, parce que plus près de la bonne nature.

Lorsque chaque citoyen, — sensé ou non, — eut avec une suprême dignité remis son bulletin, on procéda au dépouillement. Je n'osais taxer de folie le vœu de toute une nation. Je me raisonnais : le plus grand nombre, certes, l'emporte sur le plus petit, mais dès qu'on additionne des êtres, le principe ne joue plus. Dix pommes ne valent pas dix pommes. Il y a les petites, les saines et les avariées. Parmi les hommes, la diversité est encore plus remarquable. Il y a les sages et les imbéciles.

Mais le jury inscrivait en deux colonnes les résultats de la votation. Des cris s'élevèrent, isolés, puis une clameur formidable salua le triomphe des idées démocratiques. Le Nombre l'emportait donc sur la Qualité. Ces gens si âpres au gain, si réalistes qu'ils pesaient leurs œufs pour ne rien perdre, tant l'inégalité des choses leur crevait les yeux, proclamaient sereinement l'égalité des hommes. Ils ne savaient peut-être pas ce qu'ils faisaient.

Le canon de la citadelle tira vingt-deux coups en l'honneur des vingt-deux provinces. Plusieurs députés qui pour la première fois descendaient de leurs montagnes, exaltèrent les vertus civiques en leurs discours fleuris que les journaux reproduisirent in extenso. Une ère de prospérité commençait pour la Chine. La fête dura huit jours. Ivres de gloire, les citoyens encombrèrent les avenues et les bancs des promenades publiques. Les vignes, heureusement, promettaient pour l'automne une abondante récolte.

Ces jours bénis furent sans lendemain, car deux ou trois farceurs s'emparèrent du pouvoir et nous savons qu'en Chine, comme ailleurs, le Peuple-Souverain obéit à des lois qu'il ne fait pas, il élit des députés qu'il ne choisit pas, il paie des impôts qu'il ne désire pas.

Mais il est libre !

Sylvain BRIOLLET.